

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46772

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Mary LINDEMANN, *Medicine and Society in Early Modern Europe*, Cambridge (Cambridge U.P.) 1999, XIII–249 S. (New Approaches to European History, 16).

D'emblée l'auteur annonce que, dans la voie de la »nouvelle histoire sociale de la médecine«, son étude se consacrera aussi bien au patient qu'au praticien, aux soins dispensés par la famille ou la communauté qu'aux hôpitaux, à la formation artisanale ou empirique qu'universitaire, aux mentalités médicales qu'aux philosophies médicales conventionnelles, enfin à la signification culturelle et sociétale de la médecine qu'à son sens scientifique.

Dans le chapitre 1 intitulé »maladie et santé«, l'auteur traite de la perception de la maladie par les contemporains, influencée par la tradition hippocratico-galénique, et de son interprétation à la fois environnementale et humorale; puis des expériences et conceptions des fonctions de l'organisme comme des thérapies (incluant magie et astrologie), enfin des maladies elles-mêmes, avec la difficile interprétation de ce que leurs noms sous-tendent, des taux et causes de mortalité, avant d'aborder le problème de la maladie mentale. Le chapitre 2 est consacré aux épidémies (peste, variole) et maladies infectieuses. Puis après le chapitre 3 sur la médecine savante, le chapitre 4 aborde la question de la formation médicale, avec l'évolution du Moyen Age à 1800: davantage de textes médicaux à la disposition des étudiants après l'invention de l'imprimerie, cours théoriques – même en anatomie faute de cadavres –, et au XVIII<sup>e</sup> siècle développement de la médecine au chevet du malade. L'historique de la médecine clinique est peu convaincant: Vienne est à peine citée (p. 100) sans mention de la création de l'hôpital général en 1784, haut lieu de la naissance de la clinique avec ses 2000 lits pour malades (curieusement il ne sera mentionné comme tel que dans le chapitre des hôpitaux, p. 138); l'importance de la clinique anglaise – dont la France s'inspirera, n'apparaît pas; les données sur Paris sont faussées: manque la date du recensement des 20 000 pensionnaires des hôpitaux (1790) et il n'est pas spécifié que la majeure partie ne sont pas des malades mais des assistés qui ne servent en rien aux buts d'enseignement (p. 101); la comparaison avec Leyde n'a donc aucun sens. La partie sur la formation des chirurgiens décrit l'évolution qui amenuisera le rôle des corporations tandis que se développeront collèges, académies et cours dans les hôpitaux et que les examens se passeront devant des *collegia medica*, soit des organes exécutifs (sur ce dernier point la généralisation à l'Europe est totalement abusive, p. 111). De même, cours et écoles se multiplieront pour la formation des sages-femmes, tandis que les accoucheurs seront de plus en plus sollicités en particulier en Angleterre et en France (il faudrait préciser »du nord«), le mouvement étant »moins rapide« dans les pays allemands (p. 119) (il y est alors inexistant!) et encore plus lent ailleurs... Dans le chapitre 5 sur les hôpitaux on retrouve cette absence de nuances et une confusion problématiques. Si l'on a eu tendance à trop noircir la réalité hospitalière, la prise de position inverse de M.L. est aussi fautive par son excès généralisateur: ainsi de la »médicalisation« des hôpitaux-hospices, toutes catégories confondues, définie par l'existence d'un minimum de personnel soignant (ce critère suffit-il?) déjà indifférenciée pour la France et totalement abusive p. ex. pour l'Allemagne; l'organisation par »les gouvernements« (lesquels?) d'une meilleure formation pour les infirmières laïques avant 1750! (p. 133), etc. La comparaison des *voluntary hospitals* – système dominant en Angleterre – avec quelques créations continentales publiques et privées n'est pas significative: les *Allgemeine Krankenhäuser* allemandes sont plus proches des hôtels-Dieu français (erronément assimilés dans leurs buts aux hôpitaux généraux p. 132 et p. 139) que des établissements parisiens cités p. 138, etc. L'évolution des hôpitaux civils à partir du XVI<sup>e</sup> siècle avec ses allers retours chronologiques et thématiques est loin d'être claire. Par contre on saura gré à l'auteur d'avoir parlé des hôpitaux militaires, avant de passer aux asiles et aux »patients«. Mais ces deux thèmes sont largement traités à partir de l'exemple britannique, et ni les salles communes, ni le couchage à plusieurs malades par lit encore dominant en Europe, etc., ne sont mentionnés: facteurs de contagion, ces éléments troubleraient la vision euphorique de la »médicalisation« qui nous est offerte ici. L'historien des hôpitaux européens du XIX<sup>e</sup> siècle sera bien

aise d'apprendre que ceux-ci n'admettent plus les indigents, vieillards et incurables dès le XVIII<sup>e</sup> siècle! (p. 151). Le chapitre 6 intitulé «santé et société» combine initiatives publiques et privées: la peste a légué des mesures de santé publique et de prévention; l'urbanisation obligera à nommer des médecins salariés aux statuts différents selon les pays et à créer des instances de contrôle et parfois des médecins subalternes (signalons que les officiers de santé français, au statut libéral, n'avaient aucun devoir en temps de guerre et ne furent plus formés par apprentissage après 1858 [p. 172]). Suit l'examen des corporations pour réguler la pratique médicale: il est curieux de lire que le corporatisme anglais décline plus vite et plus tôt que celui des autres pays (p. 175) alors qu'il sera le seul à se maintenir jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et la mise en parallèle du *College of Physicians* de Londres (corporation) avec les collèges médicaux allemands (institutions de contrôle de l'Etat) dans le contexte de la page 177 est aberrante; il n'y avait pas de corporation de «médecins» en Allemagne et leur approbation par les collèges médicaux instituée en Prusse était loin de l'être partout. Une section intitulée «peoples and places», répète en partie le chapitre 1 avant de poursuivre sur l'hygiène débutante; puis l'on passe à l'histoire des statistiques de morbidité et mortalité, avant d'aborder le thème de «médecine et charité» où l'on retrouve la combinaison public/privé. L'auteur suit le développement des secours aux malades hors de l'hôpital depuis la Réforme (soins à domicile, dispensaires), le regain d'œuvres de bienfaisance au XVIII<sup>e</sup> siècle en les situant dans leur contexte. Le chapitre 7, consacré à la «pratique», ira du *self-help* au médecin diplômé, à une époque où ce dernier ne domine ni ne contrôle le marché médical et où la qualité des soins de la «médecine populaire» vaut bien celle de l'«académique». Dans une section sur les relations patients/praticiens, l'auteur donne des évaluations qui laissent perplexe: p. ex. «au 18<sup>e</sup> siècle» (sic!), Paris aurait eu 153 médecins, 192 chirurgiens et 135 pharmaciens (p. 197) – quelle stabilité! Est montré le pullulement des «praticiens» non légaux qui permettait aux patients d'en consulter une myriade dans leur voisinage; suivent des exemples concrets de malades et médecins qui renforcent cette thèse. Puis après une section sur la relation entre magie, religion et guérison, est abordée la pratique de chaque catégorie de praticiens: les «locaux» souvent «irréguliers», les chirurgiens (l'auteur ignore que les «chirurgiens-barbiers» n'existent plus en France depuis 1691, p. 216), les sages-femmes et les médecins.

Au total, voilà un ouvrage en partie très savant, écrit dans une perspective passionnante, fourmillant d'informations et comportant d'excellentes pages. Mais ces qualités finissent par être occultées par les faiblesses. Le manque de cohérence du plan, d'où un nombre invraisemblable de répétitions pour un livre si court (allant jusqu'à la même démonstration dans les mêmes termes, p. ex. p. 46 et 159), des contradictions, et parfois des discordances entre les sujets traités et les titres de sections. L'arrogance irritante avec laquelle l'auteur éreinte sans cesse les travaux antérieurs d'historiens – désignés par le terme générique d'*historians* sans plus de précision, ce qui n'apporte que vaine frustration au lecteur. D'autre part, si elle fait fi de la chronologie comme elle l'a annoncé, on est surpris de trouver la fondation des universités russes au XVIII<sup>e</sup> et des événements des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles dans des paragraphes consacrés au Moyen Age (p. 93–94, 129). Cet imbroglio chronologique rend d'ailleurs difficile la perception des évolutions au cours de l'époque moderne. On déplore aussi beaucoup d'erreurs (même s'il est difficile d'écrire une synthèse européenne sans en faire), dont celles relevées plus haut ne constituent qu'un échantillon: la place manque ici pour préciser davantage. L'un des plus graves péchés est le chaos total de l'appareil de notes (peut-être ici faut-il incriminer l'éditeur?): très peu de sources sont indiquées (selon quel critère?), et la plupart des données – même chiffrées – sont avancées sans références; absence de rigueur propice à la manipulation des documents et aux assertions sans fondement. Enfin l'auteur, dans sa conclusion, nous rappelle que l'Europe ne peut être traitée comme un tout; or, elle a bien souvent pris le risque de le faire et les généralisations abusives – génératrices d'erreurs surtout dans le domaine des institutions – sont légion (que de

»partout en Europe«, »dans certains pays«, ou, pour faire bonne mesure: »il y a peut-être des différences«, etc!). Elle dit avoir insisté sur les ressemblances des pays mais dans l'amalgame qui en résulte on ne comprend plus les diversités régionales. L'originalité de l'espace germanique, la singularité anglaise (qu'elle cherche à réduire de manière artificielle) ne ressortent pas. Sur un terreau de base anglo-français, elle sème des informations sur d'autres pays dont on ne voit pas l'évolution particulière et elle s'aventure parfois à comparer l'incomparable ou à assimiler l'inassimilable. De ce fait, on ne peut que regretter que M. L. ait presque totalement négligé la recherche continentale – ce qui apparaît aussi dans sa bibliographie où, sur un total de 128 travaux cités, 8 seulement ne sont pas en anglais et 35 autres ont trait à l'étranger. La prise en compte de cette recherche, beaucoup moins lacunaire qu'elle ne le prétend (au moins pour le XVIII<sup>e</sup> siècle), lui aurait permis d'éviter bien des erreurs. Certes, comme dans toute synthèse, se posait le problème de »place« nécessaire pour pouvoir faire une étude différenciée, mais il aurait été sensiblement réduit par la suppression de répétitions et une délimitation plus stricte du sujet: quoi qu'elle en dise, les longs développements sur des périodes antérieures n'étaient pas toujours indispensables malgré leur intérêt intrinsèque, les références aux autres continents et un certain nombre de lieux communs ou d'évidences (telle que l'absence de stéthoscope, de thermomètre, etc., sous l'Ancien Régime, p. 225–226) n'étaient pas utiles.

Ce livre montre les limites d'une histoire européenne globalisante qui donne une image faussée de l'Europe et une vision atomisée des pays la composant. Il en résulte un patchwork difficilement utilisable par ceux qui y chercheraient des données précises et fiables.

Calixte HUDEMANN-SIMON, Saarbrücken

Vera LIND, *Selbstmord in der Frühen Neuzeit. Diskurs, Lebenswelt und kultureller Wandel am Beispiel der Herzogtümer Schleswig-Holstein*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1999, 518 p. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 146).

Le thème transversal de cette étude magistrale est la décriminalisation progressive du suicide à l'époque moderne. Ce thème est cependant traité de deux façons fort différentes. Après une courte mais excellente introduction historiographique, la première partie du livre fournit l'analyse du discours sur le suicide, plus particulièrement – mais pas uniquement – en Allemagne; la seconde, qui englobe les deux tiers de l'ouvrage, s'efforce de saisir le phénomène »suicide« dans l'épaisseur du temps historique, et cela dans une région particulière, le duché de Schleswig-Holstein à l'époque moderne. Une liste chronologique des cas de suicide repérés dans cette région, une bibliographie et de volumineuses tables de personnes, de lieux et de matières terminent le volume.

L'introduction historiographique insiste d'emblée sur le changement paradigmatique intervenue dans l'histoire culturelle récente, qui a également affecté le traitement historique du suicide. L'histoire sociale structurelle, sans entièrement disparaître, s'est fait surimposer une approche plus anthropologique qui scrute l'articulation entre perception, expérience et comportement dans l'histoire. C'est ce regard que l'auteur entend jeter ici sur le suicide. Dans la première partie, qui analyse le discours, c'est-à-dire la perception savante et littéraire du suicide, elle part de l'Antiquité chrétienne et de son effort de culpabilisation du suicidaire pour aboutir aux débats intellectuels sur le suicide dans l'Allemagne moderne. On suit de près le glissement progressif dans le jugement porté au cours de l'histoire sur le suicide et le suicidaire. D'une culpabilisation religieuse et morale, marquée par l'imaginaire semi-magique des »revenants«, celui-ci va à la criminalisation juridique qui est imposée par la constitution criminelle de Bamberg 1507, elle-même reprise pour l'Empire tout entier dans la Carolina de 1532. On passe ensuite, sous la Renaissance, aux débuts d'une perception psychologisant insistant sur le lien entre suicide et mélancolie et préluant de ce fait à une sécularisa-